

AQUA'NEWS

DÉCOUVRIR & CONNAÎTRE POUR PROTÉGER

ÉDITION #18

FÉV. 2026

AQUARIUM-VIVARIUM
AQUATIS
LAUSANNE



03

EDITO

04

**BARRAGES
ET POISSONS MIGRATEURS
SUR LE RHÔNE**

06

**UN BASSIN RÉCIFAL
NÉ EN CAPTIVITÉ ?**

10

08
**L'ENJEU DES
MONOCULTURES**

**CES ANIMAUX
QUI FONT PEUR...**

AQUARIUM-VIVARIUM
AQUATIS
LAUSANNE



ÉDITO DU DIRECTEUR

Chères lectrices, chers lecteurs et chères amies et chers amis,

Il y a des silences qui crient plus fort que n'importe quels discours. Le silence d'une prairie où les insectes ont disparu. Le silence d'un jardin où l'on n'entend plus que le vent, là où autrefois chantaient les oiseaux. Ce silence-là, c'est celui de la biodiversité qui s'éteint — lentement, mais sûrement.

En Suisse, nous aimons nous voir comme un pays de bon sens, de compromis, de décisions réfléchies. C'est cette politique pragmatique, au-dessus des clivages, qui a fait notre force et notre stabilité. Pourtant, aujourd'hui, face à l'effondrement du vivant, nos choix s'orientent de plus en plus selon les lignes des partis politique, et de moins en moins selon ce bon sens qui a façonné notre démocratie. Selon les votations ou discussions, nous devons remettre au centre la sincérité. La sincérité doit être au-dessus de la ligne d'un parti. Ainsi très rapidement les extrêmes (égal de quel côté) s'arrondissent et les faits réels remontent en surface. Personnellement c'est ce que j'attends des élus. La sincérité peu importe la thématique.

La perte de la biodiversité n'est pas une idée abstraite ni un slogan d'écologistes alarmistes. Elle est réelle, mesurable, visible. Les insectes pollinisateurs disparaissent, les sols s'appauvrissent, les espèces indigènes reculent. Or, sans biodiversité, il n'y a ni agriculture durable, ni eau propre, ni paysages vivants — en un mot, pas de qualité de vie. Ce que nous refusons de voir aujourd'hui, nous le paierons demain et très cher.

Protéger la biodiversité n'est pas un luxe, ni une lubie idéologique. Il ne s'agit pas de choisir entre économie et nature, mais de comprendre que sans nature, il n'y aura bientôt plus d'économie viable.

La biodiversité ne manifeste pas, ne vote pas, ne signe pas de pétitions. Elle dépend entièrement de nos décisions. Et ces décisions devraient être guidées non par la couleur d'un parti, mais par le simple bon sens : celui qui nous rappelle que l'on ne scie pas la branche sur laquelle on est assis. Soyons sincères avec les électeurs (sur toutes les thématiques !), même s'il faut naviguer contre l'idéologie de son propre parti.

J'aime être libre dans mes choix politiques parce que ils se baseront toujours sur la sincérité et non pas sur mon mode de vie.

Merci pour votre soutien !

Michel Ansermet, Directeur



Barrages et poissons migrants sur le Rhône

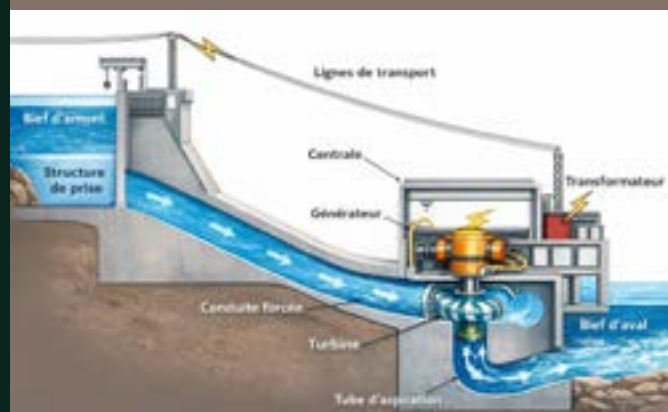
Le Rhône : un fleuve très aménagé

Le Rhône est l'un des fleuves les plus aménagés d'Europe. Il traverse la Suisse et la France avant de se jeter dans la mer Méditerranée. Entre Genève et la Camargue, on compte 19 barrages. Tous ne sont pas équipés de dispositifs efficaces pour le passage des poissons. Ces nombreux aménagements fragmentent le fleuve et perturbent fortement les migrations naturelles des espèces aquatiques.

Les impacts des barrages hydroélectriques

Les barrages constituent des obstacles physiques qui empêchent les poissons de remonter ou de redescendre les cours d'eau. Ils augmentent la mortalité lors du passage dans les turbines et modifient les conditions naturelles des rivières : baisse de l'oxygène, modification de la température de l'eau et blocage des sédiments. Ces perturbations entraînent une diminution de la biodiversité.

Fonctionnement d'un barrage hydroélectrique



Un barrage hydroélectrique permet de produire de l'électricité à partir de l'énergie de l'eau. L'eau est stockée dans un bassin situé en amont du barrage. Lorsque les vannes sont ouvertes, l'eau s'écoule et fait tourner une turbine. Cette turbine entraîne un alternateur qui transforme l'énergie cinétique de l'eau en énergie électrique. Ce système produit de l'électricité avec très peu d'émissions de CO₂, ce qui en fait une énergie renouvelable.

Zoom sur le cas de l'anguille d'Europe

L'anguille d'Europe naît dans la mer des Sargasses (Océan Atlantique). Les leptocéphales qui deviendront des Civelles durant la migration, sont transportées par le Gulf Stream jusqu'aux côtes européennes. Le voyage dure environ 1 année et elles mesurent environ 9 cm en arrivant. Elles remontent ensuite les fleuves, notamment le Rhône, pour rejoindre les lacs où elles peuvent vivre plusieurs années. Pendant ces années où elles vivent dans les lacs, les civelles vont se métamorphoser et devenir plus grosses (anguille argentée).

Lors de leur migration de retour vers la mer pour se reproduire, les barrages deviennent très dangereux. Les anguilles passent à travers les grilles de protection mais sont souvent tuées par les turbines. Chaque barrage peut éliminer jusqu'à un tiers des migrantes. Avec 19 barrages sur le Rhône, la migration devient presque impossible.



Autres espèces victimes des barrages

Le saumon atlantique a fortement régressé en France et a pratiquement disparu en Suisse à cause de la multiplication des obstacles sur son trajet migratoire. Le chevalier guignette ne subsiste plus que le long des cours d'eau encore naturels. La loutre d'Europe est également menacée : les barrages l'obligent parfois à quitter la rivière et à traverser des routes, augmentant les risques de collision.

Les barrages permettent de produire une énergie renouvelable essentielle, mais ils ont de lourdes conséquences sur les poissons migrants et les écosystèmes aquatiques. La mise en place de solutions adaptées est indispensable pour concilier activités humaines et protection de la biodiversité.



Saumon Atlantique



Chevalier guignette



Loutre d'Europe



Arnaud Gourdal,
Stagiaire HEPIA

Un bassin récifal né en captivité ?

Le monde marin fascine depuis toujours. Les grandes vagues, les récifs coralliens, les étendues qui semblent infinies... Destination de vacances par excellence, les régions côtières tropicales offrent très souvent aux touristes amoureux de nature l'opportunité de plonger au cœur de ces écosystèmes uniques.

LE SAVIEZ VOUS ?

De nombreuses technologies utilisées aujourd'hui par les particuliers proviennent à l'origine des parcs zoologiques et des aquariums publics, développées pour assurer le bien-être et la maintenance des espèces marines.



Les dragonnets mandarins. Petits bijoux des récifs, ces poissons ont massivement souffert des captures en nature, parfois faites au cyanure.



Les jeunes poissons-chirurgiens jaunes. Longtemps considérés comme les stars des aquariums récifaux. Sa capture en nature est devenue bien plus réglementée ces dernières années afin de protéger l'espèce.

Quand la mer s'invite à la maison

Face à cette fascination, il est tentant de vouloir recréer chez soi un petit bout de paradis récifal. Longtemps considérée comme complexe, la maintenance de poissons marins et de coraux s'est pourtant largement démocratisée ces dernières années.

Les prélèvements de coraux en milieu naturel sont désormais limités grâce au bouturage facile permettant des échanges entre instituts ou entre particuliers.

Mais qu'en est-il

Les Poisson-limes des herbiers.

complexe.

La sortie du film Nemo en 2004 a eu un effet particulier. Si la majorité du public a simplement partagé un bon moment en famille, certains ont souhaité avoir « Nemo » à la maison — et pas en version peluche. Comme ce fut le cas avec Les 101 Dalmatiens, une forte demande s'est installée sur certains marchés, entraînant des pratiques de braconnage en milieu naturel, notamment pour les poissons-clowns.

Un effet secondaire positif de cette demande accrue a cependant émergé : la démocratisation de l'élevage des poissons-clowns en captivité.

Des reproductions délicates

Pendant longtemps, les poissons-clowns ont fait partie des rares espèces de poissons récifaux pouvant être reproduites en captivité sans trop de complexité. En contrepartie, la majorité des autres espèces récifales continuaient d'être prélevées en milieu naturel. Pourquoi une telle difficulté ?

De nombreux poissons récifaux passent par une phase planctonique : à ce stade, les alevins, extrêmement petits, dérivent dans les courants en se nourrissant de minuscules algues et crustacés, avant de rejoindre le récif à un stade plus avancé de leur développement. Certaines espèces possèdent également de vastes territoires, ce qui influence directement leur tolérance envers leurs congénères.

À cela s'ajoutent des déclencheurs de reproduction spécifiques — cycles de marées, cycles lunaires ou encore besoins de rassemblements massifs — qui compliquent davantage leur élevage. Enfin, le matériel nécessaire à l'aquariophilie marine reste plus coûteux et plus énergivore que celui requis pour un aquarium d'eau douce.

Malgré ces nombreux obstacles, il est aujourd'hui possible d'élever en captivité des dizaines d'espèces récifales différentes, sans aucun prélèvement dans la nature. À AQUATIS, ces 3 espèces en image en sont la preuve.

Ludovic Bergonzoli,
Zoo-pédagogue





L'enjeu des monocultures

C'est un sujet peu populaire mais bien présent dans le monde entier et pour beaucoup de sortes de plantes issues des entreprises agroalimentaires. Ces grandes cultures nécessitent tellement de place que des forêts entières sont rasées pour pouvoir produire suffisamment et même exporter pour en faire le commerce. Il y a bien sûr les céréales en tout genre, l'huile de palme, le soja et bien d'autres.

Je profite de la floraison de notre bananier nain ici à AQUATIS pour parler de cette plante si connue mais à la fois méconnue, car tout le monde sait à quoi ressemble une banane, voire même un bananier, mais pas son histoire. Regardons cela de plus près !



Luciole.



La banane est originaire d'Asie du Sud-Est (Papouasie-Nouvelle-Guinée, Indonésie). Elle s'est diffusée progressivement vers l'Afrique, puis vers les Amériques à partir du XVI^e siècle avec les grandes explorations européennes. La monoculture de la banane s'est réellement mise en place à la fin du XIX^e siècle, notamment en Amérique centrale et dans les Caraïbes.

Big Mike

La variété de banane choisie à l'époque pour sa robustesse, sa taille et sa saveur s'appelait « Big Mike ». Elle était plus sucrée que les autres variétés et son exportation était aisée grâce à sa résistance. Le problème, c'est que quand on veut une culture productive à grande échelle, on n'attend pas que mère nature fasse le travail... On rase des forêts et on plante des clones de la variété choisie. Des milliers et des milliers de clones pour obtenir la meilleure production !

Les problèmes arrivent à la fin du XX^e siècle... Une maladie fongique appelée maladie de Panama (*Fusarium oxysporum*, souche TR1) a commencé à ravager les plantations. Comme les plantations sont génétiquement uniformes, elles étaient ravagées avec la même intensité partout, ce qui a conduit à l'extinction de la variété Big Mike dans les cultures.



Cavendish

La variété Cavendish a pris le relais car plus résistante à ce champignon destructeur. C'est la banane consommée actuellement. Le problème, c'est que ce champignon a aussi évolué... et il menace les cultures actuelles, risquant de faire chuter définitivement la production de bananes. L'histoire se répète encore et peut-être que dans quelques années une nouvelle variante de banane apparaîtra dans nos supermarchés ! Ou... pas... Mais cela, le futur nous le dira.



Toutes les grandes monocultures sont sujettes à ce genre de problématiques, que ce soit pour des parasites ou des champignons pathogènes qui deviennent résistants aux traitements utilisés ou qui mutent pour s'adapter. Espérons que, pour le futur, de nouvelles stratégies voient le jour et nous évitent de perdre définitivement un patrimoine végétal ancestral.



Le saviez vous ?

Le bananier n'est pas un arbre mais une herbe géante ! Une fois qu'il a fleuri, il meurt pour laisser place aux prochaines générations qui naîtront au pied de la plante mère. Du gazon géant, quoi ;)

Johann Breitenhuber
Horticulteur-jardinier





Ces animaux qui font peur...



Une zoophobie c'est quoi ?

Une zoophobie est une peur irrationnelle et intense liée aux animaux. Il existe autant de phobies différentes qu'il y a d'espèces animales sur cette planète mais les plus répandues sont l'arachnophobie (peur des araignées et autres arachnides), l'ophiophobie (peur des serpents), la cynophobie (peur des chiens) et l'entomophobie (peur des insectes).



Dans le langage courant on aura tendance à n'utiliser que le mot « phobique » pour désigner tous types de craintes vis-à-vis d'un animal. En vérité, il existe une réelle différence entre phobie, peur et dégoût. Par exemple, si l'on prend l'arachnophobie. Sur l'ensemble des personnes dites « arachnophobes », cela représente en réalité :

- **85 % de dégoût** : Lié à l'aspect, la forme ou la manière de se déplacer de l'araignée.
- **13 % de peur** : Peur de se faire mordre, de se faire surprendre, d'en avaler etc.
- **2 % de personnes réellement phobiques** : réactions totalement irrationnelles et parfois violentes accompagnées très souvent de symptômes physique (nausées, tremblements, paralysie etc.)

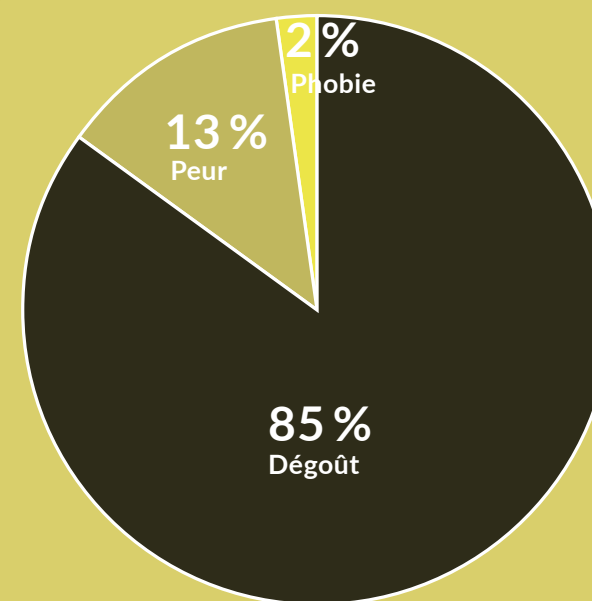


Phobie, peur, dégoût

Pourquoi avons-nous peur ?

Les mythes et légendes, la transmission par les parents, la génétique ou une mauvaise expérience sont d'autant de facteurs pouvant créer la peur. Mais sans nul doute, la raison numéro 1 est la non-connaissance. Lorsque l'on ne connaît pas ou peu quelque chose, il est très aisé de vous faire croire tout et n'importe quoi au travers de légendes et de « on dit ». De plus l'homme a une fâcheuse tendance à se méfier de ce qu'il ne connaît pas.

Crainte des araignées



Vaincre ses peurs

La phobie n'est pas une fatalité et avec de la volonté et du courage, on peut tout à fait s'en débarrasser et ainsi améliorer sa qualité de vie et ce peu importe son niveau de peur. Pour commencer, il faut l'accepter puis la comprendre. Ce n'est pas non plus une maladie et il n'y a rien d'anormal à être phobique d'une espèce ou d'une autre. Il s'agit en vérité d'un mécanisme de protection, souvent irrationnel et involontaire certes, que le cerveau met en place.



Cours de désensibilisation

Au sein d'AQUATIS, vous avez la possibilité de suivre des cours de désensibilisations aux araignées et serpents. Après 4h de cours seulement, 99% des participants ressortent totalement libérés de leurs angoisses et appréhensions. Parfois même, certains découvrent une passion inattendue pour ces petits êtres qui autrefois les terrifiaient. Le cours se passe en 4 étapes :

1. Discussion autour de l'origine des peurs, des croyances et des parcours de chacun.
2. Explication sur le comportement, la morphologie de ces animaux.
3. Discussion autour de la gestion de l'adrénaline.
4. Approche plus concrète de ces animaux fantastiques.

Notre devise : « Connaître pour approcher, approcher pour toucher, toucher pour protéger ! »

+ D'INFOS :



Michael Brodard
Technicien en écologie

UN PROJET PROPOSÉ PAR :

FONDATION
AQUATIS

2025 ANNÉE INTERNATIONALE
DE LA PRÉSERVATION DES GLACIERS

DERNIERS JOURS

EXPOSITION TEMPORAIRE JUSQU'AU 22 MARS 2026

MISSION POLAIRE

UNE EXPLORATION AU CŒUR DES PÔLES,
ENTRE HISTOIRE, CULTURE ET NATURE

AQUARIUM-VIVARIUM
AQUATIS
LAUSANNE

WWW.AQUATIS.CH

Exposition réalisée par :



Exposition réalisée avec le soutien de :



Fondation
Gelbert

BOAS  HOTELS

SWISS POLAR
INSTITUTE

TIBIO  NOUS
PRAD



FRIDERICI
SPECIAL

